

DE L'ARBRE AU SAVOIR... ET RETOUR

De la défense de l'environnement aux thèses de l'écologie profonde, les débats sur les rapports de l'homme et de la nature ne se situent pas «au ras des pâquerettes», mais, animant les luxuriantes frondaisons de la philosophie, ils atteignent aux plus hautes cimes de l'éthique, et dans ces joutes de l'esprit aux enjeux considérables peuvent se nouer et se dénouer de déroutantes alliances.

Le mécanisme cartésien qui réduit le monde à l'étendue et au mouvement, lui ôtant toute intériorité et toute valeur, pour mieux le soumettre à la volonté de qui cherche à se rendre «comme maître et possesseur de la nature», est l'adversaire privilégié que pourfendent les servants de Dame Nature. Cependant entre ces ennemis une affinité demeure, la place du savoir et de la science dans l'économie d'ensemble de l'agir humain.



"Si l'homme n'est pas un Arbre, vaut-il plus ou moins que l'arbre

Descartes, l'anthropocentriste honni, n'a-t-il pas utilisé l'image de l'arbre pour représenter la philosophie comme recherche d'un savoir total et hiérarchisé, les racines étant la métaphysique, le tronc la physique, et les branches qui portent les fruits, la mécanique, la médecine et la morale, «la plus haute et la plus parfaite morale, qui, présupposant une entière connaissance des autres sciences, est le dernier degré de la sagesse»? A travers des rapports d'une haute technicité et d'impressionnants labels universitaires, les lumières de la science ne sont-elles pas sans cesse invoquées par les mouvements écologistes pour dissiper les ombres de l'inconscience et aviver l'aiguillon de notre responsabilité à l'égard de l'humanité de demain?

Obsolète apparaît dès lors la morale démocratique du siècle des Lumières : «nous pouvons être hommes sans être savants», proclamait Rousseau, puisqu'il nous suffit d'écouter la voix de notre conscience, ce «guide infaillible, cet instinct divin»; ce à quoi Kant faisait écho : «il n'est besoin ni de science ni de philosophie pour savoir de qu'on a à faire, pour être honnête et bon, même sage et vertueux».

Cependant, s'il peut y avoir convergence dans la place accordée à la science, le rôle qui lui est attribué est tout à fait différent : pour Descartes, le savoir scientifique permet d'agir plus efficacement, spécialement en médecine, pour «nous exempter d'une infinité de maladies, tant du corps que de l'esprit, et même aussi peut-être de l'affaiblissement de la vieillesse», et l'auteur du *Discours de la méthode* n'ignore pas sa responsabilité puisqu'il craint qu'en tenant cachées de si précieuses connaissances, il ne «pèche grandement contre la loi qui nous oblige à procurer, autant qu'il est en nous, le bien général de tous les hommes». Par contre, selon Hans Jonas, au lieu d'entretenir des espérances utopiques, la science doit plutôt nous inquiéter, et même nous faire peur, en maximisant l'appréciation des risques : tel le démon de Socrate qui retenait plutôt qu'il n'enjoignait, la science au service de l'écologie réfreine et inhibe ; bien que le pire ne soit jamais sûr, croire qu'il est toujours le plus probable serait la vraie voie de la sagesse.

Mais le contenu de ce pessimisme méthodique révèle de façon inversée l'affirmation de valeurs fondatrices de droits : est-ce l'homme qu'il faut défendre et servir en protégeant la nature, ou les êtres naturels ont-ils eux-mêmes des droits, opposables au tiers perturbateur et destructeur qu'est l'homme?

Sur ce point critique se renoue l'alliance du «bons sens» et des Lumières : pour Descartes «la seule chose qui nous puisse donner juste raison de nous estimer (...) est l'usage de notre libre arbitre et l'empire que nous avons sur nos volontés», et selon Kant, l'entendement le plus commun ne peut s'empêcher de reconnaître que «sans les hommes, la création tout entière serait un simple désert inutile et sans but final» : l'homme ne peut être un but final de la création que s'il n'agit pas comme «membre de la nature», mais comme être libre, capable de moralité. Ce qui annonce les profondes réserves d'Emmanuel Levinas envers les «valeurs d'enracinement» : «L'homme, après tout, n'est pas un arbre, et l'humanité n'est pas une forêt».

Si l'homme n'est pas un arbre, vaut-il plus ou moins que l'arbre? Voilà jusqu'où le grand débat d'aujourd'hui plonge ses racines.

Serge MONNIER
de décembre 1992